

LA VAGUE ET LE RESSAC

*« Mon fardeau est si lourd que j'y vois à peine,
On dirait que le monde entier m'en veut,
Mais chaque jour je besogne sans faiblesse,
Oh Seigneur, fais qu'un jour ça aille mieux. »*

Tu ne m'en voudras pas de te tutoyer, ma chère Clara, bien que je ne t'aie pas revue depuis de nombreuses années. A présent que tu vas avoir seize ans, tu te prépares à entrer dans le monde des adultes mais tu t'apercevras vite qu'il ne vaut pas celui de l'enfance. Cependant ce n'est pas le but de cette lettre que de vouloir ternir tes rêves d'avenir. Simplement, il y a des choses qu'à présent tu dois savoir et je préfère que tu les apprennes de moi plutôt qu'elles te parviennent déformées par d'autres.

Mon grand-père est arrivé à Jamestown il y a plus de cinquante ans déjà, venant d'Afrique avec tous les hommes jeunes et vaillants de son village, entassés sur un navire dans des conditions effroyables auxquelles il eut la chance de survivre. Il était esclave, comme mon père après lui et comme moi je l'ai été également. Tu te souviens peut-être que je m'appelle Timothée Bonney.

Sans doute ne connais-tu de l'esclavage que ce qu'on veut bien en dire aux Blancs. S'il est vrai que les esclaves africains ont constitué une source de main-d'œuvre abondante et bon marché, permettant d'assurer le développement des colonies installées par les Anglais et d'aider à la production de cultures lucratives, à aucun moment ils ne furent associés à l'expansion de l'Amérique, car c'est bien de cela dont il s'est agi lorsqu'on a fait appel à eux. Et la morale chrétienne s'est très vite effacée devant l'expansionnisme économique, individuel et forcené lorsqu'on a voulu justifier l'esclavage. Tu auras certainement appris à l'école que celui-ci est présenté comme étant pour les Noirs une « nécessaire période de transition vers la civilisation ». Mais Dieu, que cette période est longue...

J'étais donc un esclave de la plantation de tabac Green Spring, non loin de Jamestown, en Virginie. Depuis toujours habitué à cette petite mort qui a emporté avant moi ma famille et mes frères africains. Les conditions n'étaient ni pires ni meilleures que dans d'autres

plantations : les coups de fouet et les châtements faisaient partie de la discipline de travail. Et si tu te rebellais, c'était bien souvent la mort.

Les Blancs disaient parfois que les conditions de notre esclavage nous convenaient parce que nous riions et que nous étions joyeux, que par conséquent nous n'avions rien à regretter. J'ai moi-même reçu, avec trois autres de mes camarades, deux cents coups de fouet en un seul jour et l'on m'a mis les fers aux pieds. Pourtant, le soir, nous pouvions danser, chanter et faire rire les autres avec le bruit de nos chaînes ; pour les Blancs, c'était la preuve que nous étions heureux en esclavage. En fait, nous le faisons pour oublier les souffrances de la journée et pour que nos cœurs ne soient pas brisés tout à fait.

Mais mon but n'est pas de m'apitoyer sur mon sort. Simplement de donner une vision des événements de notre point de vue d'esclaves nègres. Et c'est vrai que, sans l'accepter, nous avons pris l'habitude de mener notre vie la tête toujours baissée, comme nous l'avait imposé le maître, de manière à ne jamais croiser le regard de l'homme blanc. Il avait réussi à nous inculquer le sentiment de notre propre infériorité : la noirceur de notre peau était devenue le signe même de notre subordination.

Parlons-en un peu, de l'homme blanc. Pas du maître, riche planteur, qui nous traitait comme des bêtes et tenait ses terres de ses ancêtres qui les avaient confisquées - je dirais même volées - aux Indiens priés d'aller voir plus à l'ouest.

Le Blanc qui partageait notre quotidien n'avait rien à voir avec le maître. Il était serviteur et pauvre, et d'une certaine manière on n'avait pas grand-chose à lui envier. Lui aussi vivait dans des conditions indignes et, entre compagnons d'infortune, nous tentions parfois de nous rapprocher. Le maître ne le voulait pas : il craignait que Blancs pauvres et Noirs désespérés fassent cause commune en se révoltant contre lui.

Un soir après le travail un Blanc est venu me voir. C'était un immigré irlandais nommé Douglas Kilner qui avait fui son pays décimé par la Grande Famine. Il était charretier de son état. Voici ce qu'il me dit :

- Timothée, je t'observe depuis un moment et je commence à te connaître. Lorsque ton regard se porte plus haut que tes chaussures et que l'on voit tes yeux, francs et directs, on se dit qu'on peut te faire confiance. Et je t'ai entendu prier aussi ; les mots que tu utilises sont empreints d'humilité et d'espoir, mais jamais de rancœur. On se ressemble. Et comme on dit volontiers, qui se ressemble s'assemble.

- J'en suis heureux, répondis-je, pourtant à part souffrir ou prier ensemble, à quoi servirait une amitié entre un pauvre Blanc et un esclave nègre ?

- Nous pouvons faire changer les choses, si nous le voulons vraiment. Tu as entendu parler de la révolte de 1831 menée non loin d'ici par Ted Turner. Il a utilisé la violence et la terreur et, aidé par des Blancs pauvres et des esclaves Noirs, il a assassiné une soixantaine de riches Blancs. La répression a été terrible mais ces hommes ont tenté quelque chose.

- Mouais, parmi les Noirs exécutés en représailles, il y avait mon père.

- Désolé, je l'ignorais. Cependant ce n'est pas de violence dont je suis venu te parler, car je la réprouve. Sais-tu que dans le Nord, des Blancs s'élèvent contre l'esclavage dont ils demandent l'abolition ? Dans certains Etats, c'est déjà chose faite, tout au moins en théorie.

- Bah ! Les Blancs n'auraient aucun intérêt à libérer les Noirs, non ?

- C'est là que tu te trompes. Beaucoup de Blancs des Etats du Nord pensent que l'esclavage est fondé sur une injustice. La charité chrétienne existe, tu sais. Et puis, il faut bien le reconnaître, certains ont des ambitions politiques qui ne peuvent pas prospérer sur l'idée du racisme.

Cette discussion m'avait troublé et nous prîmes l'habitude de nous retrouver au gré des circonstances, bien entendu en aparté, pour la poursuivre et faire germer cette graine qu'il avait semée en moi. Une amitié était née entre nous qui allait sceller nos destins à jamais. Nous étions tombés tous les deux d'accord sur le fait qu'il fallait faire quelque chose, mais la violence avait montré ses limites.

Douglas fit encore plus pour moi, et je lui en serai éternellement reconnaissant : il m'apprit à lire et à écrire, ce qui m'a été indispensable pour faire admettre ma dignité d'homme.

L'évasion nous parut au fil de nos débats une attitude plus réaliste que la résistance ou l'insurrection armée, malgré les risques terribles qu'elle nous ferait prendre : les propriétaires d'esclaves fugitifs avaient tenté d'enrayer le mouvement en organisant des milices dont les chiens mordaient, déchiraient et, s'ils n'étaient pas rappelés à l'ordre, tuaient leur proie. Le châtement qui attendait l'esclave rattrapé par son maître allait jusqu'à la mutilation, et la répression qui s'abattait sur les Blancs ayant fraternisé avec les Noirs était d'une sévérité incroyable. Tout cela, nous le savions et nous étions prêts à l'accepter.

Cependant, ne va pas te méprendre sur nos intentions, Clara : il ne s'agissait pas de nous évader pour acquérir une meilleure qualité de vie, mais afin de porter auprès de nos frères d'infortune l'idée d'une libération pacifique des esclaves Noirs.

L'organisation matérielle de notre fuite nous prit du temps, car il n'était pas facile de parcourir incognito plus de quatre cents kilomètres pour rejoindre la ville de Philadelphie en Pennsylvanie - l'un des Etats abolitionnistes -, que nous avions choisie comme destination.

Nous fûmes considérablement aidés par le « chemin de fer souterrain », un réseau secret de refuges sécurisés établis par les Noirs libres et les nordistes abolitionnistes pour assister les fugitifs.

Toutefois nous reculions sans cesse le moment de partir ; moi, je l'avoue, par crainte de l'avenir ; lui, pour une raison qu'il ne me donna qu'une fois notre périple entamé : il était tombé amoureux !

Un jour de mai 1861, lors de la pause de midi, il vint me voir et à son air plus sombre que d'habitude, je compris que quelque chose n'allait pas :

- On m'a proposé de me payer davantage pour surveiller le travail des esclaves et faire respecter la loi du maître. C'est bien la preuve qu'ils ont peur de vous ! Mais ça, pas question, je serais haï de tous... Nous partons ce soir !

Je n'avais prévenu aucun de mes frères de mon intention de m'évader, et je ne le fis pas plus de mon départ. Quant à nos bagages, ils furent vite préparés compte tenu du peu dont nous disposions. Kilnervérifia une dernière fois l'itinéraire choisi pour sortir de la plantation et retrouver le chemin qu'il avait maintes et maintes fois étudié. Nos sacs juchés sur le dos, à l'instant de nous mettre en route, il se tourna vers moi et me dit d'un air empreint d'une certaine solennité :

- Nous sommes comme deux grains de sable portés par la vague et déposés sur le rivage. Espérons que le ressac ne nous ramènera pas d'où nous venons. Mais promets-moi, à partir de ce soir, jamais plus tu ne baisseras la tête devant un Blanc.

Il nous fallut près d'un mois pour atteindre Philadelphie. Nous allions à pied, bien entendu, et marchions la nuit pour éviter de croiser les patrouilles de Blancs. La journée, nous nous cachions dans les refuges mis en place par le chemin de fer souterrain. Douglas avait en Pennsylvanie des amis, Blancs et Noirs, qui purent nous prendre en charge le temps de trouver

du travail puis un toit. Une fois installés dans cette nouvelle vie, nous fîmes de même et aidâmes des fugitifs en provenance du Sud.

Kilnerne tarda pas à jouer de son charisme naturel pour répandre ses idées de liberté des esclaves Noirs et d'égalité des races. Ses discours devinrent de plus en plus suivis : de nombreux Américains du Nord voulaient imposer à tous, et notamment aux Etats du Sud, l'abolition déjà instituée dans certains Etats du Nord ; à ce public abolitionniste s'ajouta rapidement un nombre croissant de Blancs pauvres, pour la plupart ouvriers, exploités eux aussi, quoique libres. Pourtant jamais il ne prôna la violence. Il disait aux Noirs :

- Vous devez vous battre pour votre liberté. Laissez vos ennemis poursuivre leurs tueries et boire la coupe jusqu'à la lie. Mais vous aurez à choisir la bonne manière de procéder et lorsque votre heure arrivera et que vous devrez agir, n'ayez pas peur et n'hésitez pas. Certes, il vous faudra lutter, car sans lutte il n'y a pas de progrès, et le pouvoir, qu'il soit politique, économique ou racial, ne cède jamais rien sans qu'on le lui impose ; mais cette lutte peut rester - doit rester - morale et non-violente. Rappelez-vous que Dieu vous accompagnera toujours dans ce combat : il a bien voulu vous donner deux yeux, deux mains, deux pieds et un peu de jugeotte aussi bien qu'aux Blancs. Ils n'ont pas plus le droit de vous maintenir en esclavage que vous n'en auriez de le faire. Tôt ou tard vos souffrances cesseront et l'Amérique aura besoin de tous vos talents pour progresser : vous aurez un jour votre heure de gloire !

De tels discours n'étaient malheureusement pas pour plaire à tous. Douglas s'en rendait compte mais ne se souciait pas plus de sa sécurité qu'un pou sur la tête d'un nègre. Parallèlement, il trouvait le temps de parfaire mon éducation et poursuivit mon apprentissage de la lecture et de l'écriture. C'est grâce à lui que j'ai pu entrer dans le journal local, en qualité de simple coursier dans un premier temps puis, à force de travail et d'obstination, comme journaliste, fonction que j'exerce toujours.

Notre action commençait à porter ses fruits et nous étions de plus en plus nombreux à défendre les mêmes valeurs, alors que le pays traversait une période de fortes tensions sur la question de l'esclavage. Le Président Lincoln, fraîchement élu, s'opposait à son extension dans les nouveaux Etats fédérés. C'est pourquison élection entraîna immédiatement la sécession de sept Etats esclavagistes du Sud et la formation des Etats confédérés d'Amérique, bientôt rejoints par d'autres Etats malgré des tentatives de compromis et de réconciliation de la part de l'Union. La Guerre de Sécession avait commencé.

La Pennsylvanie où nous vivions, étant un Etat de l'Union très peuplé, fut l'un des principaux pourvoyeurs de soldats yankees : aussi fûmes-nous tous les deux rapidement mobilisés. Nous allions partir pour le front lorsque survint ce funeste jour de septembre 1861. Kilner devait intervenir à une tribune dans le Maryland voisin, Etat toujours esclavagiste à cette époque, bien qu'il se ralliât aux Etats du Nord au cours de la Guerre. Je l'accompagnais, comme lors de toutes ces réunions politiques. La salle était bondée, mais une tension inhabituelle était palpable, venant du fond où avait pris place une tripotée de mines patibulaires d'une trentaine d'individus, tous prêts à en découdre.

- Il faut annuler la réunion, lui dis-je, sinon je sens que ça va mal finir.

- Pas question, ce serait leur donner raison. J'irai comme prévu à la tribune !

Il fit son discours habituel, fait de conviction et de persuasion, toujours prônant la non-violence. A la fin de la réunion, les choses commencèrent à dégénérer et les gars du fond se mirent à tabasser les non-esclavagistes dans un sauve-qui-peut général. Je parvins à m'enfuir par le fond de la salle avec quelques-uns de nos amis, mais c'était à Kilner qu'ils en voulaient. Ils le rattrapèrent, il fut roué de coups et battu à mort, abandonné gisant sur le pavé.

On apprit que quelques années plus tard les assassins s'étaient regroupés dans les Etats sudistes et avaient fondé un mouvement tristement connu sous le nom de Ku Klux Klan.

J'étais dévasté par l'assassinat de Doug, pourtant je fis ce qu'il aurait souhaité que je fasse : relever la tête encore et encore, et poursuivre la lutte, par conviction personnelle tout d'abord mais aussi et surtout en raison de ce que je lui devais. Tout ne fut pas vain : Lincoln parvint, à la fin de la Guerre de Sécession, à faire adopter le Treizième Amendement à la Constitution qui abolissait définitivement l'esclavage. Mais les mentalités n'étaient pas encore prêtes pour reconnaître aux Noirs une égalité de traitement avec les Blancs. La victoire en droit ne signifiait pas une victoire dans le quotidien des Noirs, loin s'en fallait, et la ségrégation eut tôt fait de remplacer l'esclavagisme. Combien de ressacs seront-ils nécessaires avant que ne survienne la vague libératrice que l'Amérique appelle de ses vœux, et qu'elle se doit de provoquer si elle ne veut pas marcher à reculons de l'Histoire ?

La Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis affirme les droits fondamentaux de tout être humain : « Tous les hommes sont créés égaux ; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables ; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur. » Tu conviendras avec moi que l'application de ce texte dans notre pays n'est pas tout à fait

identique selon la couleur de la peau, blanche, rouge ou noire. Un peuple ne peut pas s'élever tant que la moitié reste à genoux.

Chère Clara, tu n'as pas connu ton père, et ta mère ne t'en a jamais parlé par pudeur, mais surtout par peur des représailles de son action passée sur ses proches restés dans le Sud. Car cet homme, ce Douglas Kilner, tu l'auras compris, était ton père. Il ne savait pas que ta mère était enceinte lorsque nous nous sommes évadés de la plantation, sinon assurément il ne serait pas parti. Poursuis son action si tu le peux et, surtout, garde en mémoire le fait qu'il a donné sa vie pour défendre la cause des Noirs, sans pour autant - comme tant d'autres anonymes - figurer dans les livres d'histoire.

Que Dieu te guide dans toutes les actions de ta vie, et prie avec moi pour que plus aucun Noir n'ait à subir cette lancinante mélodie :

*« Mon fardeau est si lourd que j'y vois à peine,
On dirait que le monde entier m'en veut,
Mais chaque jour je besogne sans faiblesse,
Oh Seigneur, fais qu'un jour ça aille mieux. »*